

que les hommes, à cause des rudes travaux dont on les accable ;

Que les travaux habituels de la femme doivent se concentrer dans les soins de la maison et l'éducation des enfants ;

Enfin que l'adoucissement du sort des femmes de campagne est le commencement de toute civilisation, et qu'on peut y arriver de deux manières : dans la maison, par les occupations de la maison ; et dans les champs, par la découverte d'une plante ou la culture d'un fruit. Dès lors rien de plus facile que cette œuvre de régénération ; toutes les âmes y sont appelées : car les plantes utiles sont nombreuses ; il y en a pour tous les sites et pour tous les climats. Qui pourrait craindre de ne pas trouver celle qui convient à son vallon ou à sa montagne, lorsque la Providence nous envoie, du fond de la Perse, de l'Arabie et de la Chine, le pêcher, la vigne et le mûrier, non pas seulement pour enrichir de grands royaumes, mais pour civiliser de pauvres villages auxquels les rois de la terre n'avaient jamais songé ?

CHAPITRE XXIII.

UNE UTOPIE RÉALISÉE.

La vraie grandeur d'un État tient aux soins que le gouvernement prend d'élever les âmes et d'inspirer les pensées généreuses au lieu d'un vil servage.

(Bacon's Works, t. II, p. 246.)

Aux portes de la France, sur les bords du Rhin et du Mein, existe un petit État, le duché de Nassau, joli royaume de vingt-sept lieues de longueur sur une largeur de dix-neuf, dont la population totale s'élève à peine à trois cent cinquante mille âmes. Wiesbaden est la capitale de ce charmant pays, renommé par ses sites pittoresques, ses bains d'eaux minérales, ses abeilles, et le vin doré qui coule de ses collines.

Parmi les institutions plus ou moins libérales de cette grande seigneurie, il en est une que nous sommes heureux de signaler, car elle peut être utile ; on y verra poindre le premier sentiment de justice qui se soit fait jour dans les codes humains et divins en faveur des habitants des campagnes.

Cette institution, il faut le dire, est toute nouvelle, elle date de 1816. Les états de Nassau s'étaient réunis pour délibérer sur l'éducation domestique des

populations rurales. Par une faveur vraiment spéciale de la Providence, l'assemblée se trouva tout à coup illuminée d'un rayon de l'inspiration divine. Elle avait compris que la civilisation ne pouvait arriver au village que par les femmes. Statuant donc sur la nécessité de préparer les jeunes filles aux vertus et aux travaux des mères de famille, elle écrivit dans la loi :

1° Qu'outre l'instruction primaire donnée aux enfants des deux sexes des huit cents communes du royaume, il y aurait un établissement particulier consacré à l'éducation familière des petites filles de six à quatorze ans. Que deux fois par semaine ces enfants se réuniraient dans une salle de la maison commune pour y apprendre la couture, le tricot, le raccommodage, le ménage, la cuisine, enfin tout ce qui constitue l'économie domestique, l'ordre et la propreté surtout, ce premier élément de toute civilisation ;

2° Que la direction de cette école pratique serait confiée à la mère de famille la plus sage, la plus intelligente, la plus polie, la plus habile de chaque hameau : une femme qui, par ses bons exemples, ses bonnes manières et son expérience des choses de la vie, pourrait imprimer de douces habitudes et une bonne direction à toute la jeunesse du pays ;

3° Que cette directrice ou patronnesse serait élue à la majorité des voix par tous les habitants du village, qu'elle aurait une place d'honneur au temple et dans toutes les réunions publiques, que de plus elle recevrait cent vingt francs par an pour l'indemniser du

temps qu'elle consacrerait à cette œuvre civilisatrice.

Tel est l'esprit, si ce n'est tout à fait la lettre, de la loi votée par les états du pays de Nassau. Admirable institution dont la simplicité même garantit le succès. Nous disons admirable institution, car elle attaque à la fois la barbarie dans les mères et dans les enfants. Quelle femme n'aspirera au choix de la commune ? Il y a là une émulation de vertu, de talents, de propreté, de politesse qui doit, avec du temps, adoucir les mœurs et triompher de la grossièreté des campagnes. Être honorée comme la ménagère modèle d'un pays est une ambition qui doit faire palpiter le cœur de toutes les femmes, de toutes les mères, quels que soient d'ailleurs leur peu de lumière et le manque de première éducation. Choisissez d'abord entre les médiocres, votre choix éveillera les idées et le temps fera le reste. Et grâce à Dieu, ce n'est plus ici une utopie, c'est un fait accompli, une institution en pleine activité, et dont les effets salutaires se sont déjà fait sentir sur une des plus rudes et des plus arriérées populations de l'Allemagne. Voilà un petit peuple qui donne l'exemple aux grands, voilà des législateurs obscurs qui remontent à nos législateurs les plus célèbres. Braves gens ! nobles seigneurs ! heureux pays ! soyez bénis pour le bien que vous enseignez au monde, et puissent nos chambres en recevoir de vous la leçon ! Un pareil établissement mettrait en France trente-huit mille instituteurs de la vie domestique, c'est-à-dire de civilisation, dans nos trente-huit mille communes, SANS AUCUN FRAIS POUR L'ÉTAT.

CHAPITRE XXIV.

LA RÉACTION EST ÉGALE A L'ACTION, LOI PHYSIQUE ET MORALE DE LA NATURE.

Quand la politique humaine attache sa chaîne au pied d'un esclave, la justice divine en rive l'autre bout au cou du tyran.

(BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, Étude septième, p. 318.)

Les couronnes sont épineuses, les trônes sont brillants. Combien l'Europe n'a-t-elle pas vu en ce siècle d'émigrations de rois, de déchéances, de restaurations, de rechettes terribles, dont ne préservent ni les chartes, ni le pouvoir absolu, ni les armées! A cet aspect des choses, les uns avec une secrète joie, les autres avec une douleur muette, sont tentés d'appliquer aux souverains ce mot d'un ancien sur les dieux : *Les rois s'en vont.*

(LAINÉ, *Discours à la Chambre des pairs*, 19 avril 1831.)

La justice divine sur la terre est toujours l'accomplissement d'une loi. Dieu a tout arrangé pour faire sortir de nos actions les peines ou les récompenses qu'elles méritent. Le bien réagit le bien, le mal réagit le mal. La réaction est plus ou moins rapide, plus ou moins visible : peu importe, elle existe, elle est égale à l'action ; et si quelquefois ses effets nous échappent, ce n'est pas que la loi soit inactive, c'est tout simplement que la dernière scène du drame se passe au fond d'une conscience entre l'homme et Dieu.

On objecte qu'une pareille loi tend à détruire no-

tre liberté morale : c'est une erreur. L'homme est toujours libre entre le crime et la vertu ; seulement, dès qu'il a choisi, il y a un événement dont il n'est plus le maître, un résultat inévitable : la réaction de son action.

Nous n'en savons pas assez pour cesser d'être libres ; nous en savons trop pour ne pas nous sentir coupables d'une partie des maux qui pèsent sur l'humanité.

Tu achètes et tu vends un homme, tu as des esclaves : tous les vices de ces esclaves entreront dans ta famille, et toi-même tu te dépraveras jusqu'au point de justifier l'esclavage.

Avec des richesses immenses, tu es sans pitié pour la misère ; prends garde ! de cette misère vont sortir le vol, le brigandage, l'assassinat et la prostitution, tous les fléaux qui engloutissent les riches.

Tu élèves tes enfants dans l'impiété, et tu oses te plaindre de leur abandon, et moi, je les entends qui maudissent la vie, une vie douloureuse qui conduit au néant : le beau présent pour mériter leur reconnaissance !

Tu veux une femme riche et belle : on te donnera les richesses et la beauté. Mais ma femme me trompe, elle me ruine ; la voilà emportée dans le tourbillon du monde, oubliant son mari, négligeant sa maison, abandonnant sa fille aux soins d'une servante. Eh quoi ! n'as-tu pas demandé la beauté et la richesse ? tu verras que tu as oublié quelque chose dans ton marché !

Tu veux vivre par la guerre, tu périras par la

guerre. Le fer appelle le fer, le pillage appelle le pillage, le meurtre appelle le meurtre. Les hommes donnent à ces réactions le nom de vengeances ; ils se trompent, c'est la loi de Dieu qui s'exécute. Or, voici cette loi telle que la formulait un homme qui avait profondément étudié l'histoire : « Ce qui vient par la guerre s'en retournera par la guerre ; toute dépouille sera reprise, tout butin sera dispersé ; tous les vainqueurs seront vaincus, et toute ville pleine de proie sera saccagée à son tour ¹. »

L'action d'un vice peut nous paraître agréable ; mais sa réaction est toujours amère. « Si la douleur de tête et le mal de cœur nous venaient avant l'ivresse, dit Montaigne, nous nous garderions bien de trop boire ; mais la volupté, pour nous tromper, marche devant et nous cache son affreuse suite. »

La réaction de l'impiété, c'est l'ingratitude et l'orgueil.

La réaction de la haine, c'est la vengeance.

La réaction de l'égoïsme, c'est l'abandon.

La réaction du célibat, c'est le libertinage et la prostitution.

La réaction de la richesse, c'est la pauvreté de l'âme et les infirmités du corps.

¹ Recueil des Pensées de Joubert.

Il y a des réactions d'équité et de bonheur comme il y en a d'impiété et d'infamie.

Ainsi le bien et la douleur sont, jusqu'à un certain point, à la disposition de l'homme. Il suffit de connaître la loi de la nature, c'est-à-dire les actions dont la réaction est agréable, et les actions dont la réaction est douloureuse, et nous arrivons par une route nouvelle à la connaissance du bien et du mal, du vice et de la vertu.

Qu'on juge de l'importance d'une étude qui renferme le secret de l'avenir, et, si l'on peut s'exprimer ainsi, la marche de toutes les destinées. Celui qui connaîtra les résultats certains de chaque action humaine, et ces résultats sont invariables, connaîtra les voies de la justice divine, et, comme les prophètes de l'antiquité, il viendra les révéler au monde.

Science prodigieuse qui peut dire à l'homme : Si tu fais telle chose, telle chose t'arrivera ; mais aussi étude difficile et pleine d'accidents qui nous déçoivent. La réaction ne se fait pas toujours en ligne droite ; tantôt elle frappe l'auteur de l'action, tantôt elle frappe ceux qui l'environnent. Ses justices nous paraissent lentes et capricieuses : elles renversent un trône où nous ne voyions qu'un tyran à punir ; puis arrivent les exceptions, qui nous irritent ou qui nous glacent d'épouvante. Tout cela vient de la faiblesse de notre vue, et quelquefois aussi de la grandeur de notre orgueil. Nous portons notre jugement d'après les lois de la justice humaine, et non d'après les vues larges et profondes de la convenance universelle, qui est la justice de Dieu.

A défaut de règles positives pour arriver à la vérité, voici un fait sur lequel on ne saurait trop appeler l'attention ; car il peut servir de lumière : c'est que plus il y a de vertu dans l'homme, d'équité dans la loi, d'instruction et de religion dans un peuple, plus les réactions sont douces, la vie facile et le bien-être certain.

Ce fait est considérable ; il résume l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, il donne la règle des grandes réactions qui bouleversent les empires, et il en résulte que la seule base solide du bonheur des rois c'est le bonheur des peuples, comme la seule base possible du bonheur des peuples est la liberté dans la vertu.

Vous renversez un trône, vous aurez Danton et Robespierre ; vous renversez les autels, vous aurez les échafauds et les bourreaux.

Les hommes à grandes destinées sont presque toujours esclaves d'une grande passion. Tant que cette passion triomphe, ils paraissent heureux. Et cependant les peuples s'étonnent et tremblent ; ils pressentent que le héros marche sous le joug d'une loi fatale, plus forte que sa fortune, plus forte que toutes les puissances humaines, et qui le pousse au dénoûment.

Réaction terrible qui jette Robespierre à l'échafaud et qui enlève Bonaparte au monde, conquis et non soumis, pour le précipiter sur le rocher de Sainte-Hélène !

Je n'ai jamais jeté les yeux sur le *Discours* de Bos-

suet, sans éblouissement et sans terreur. Il y a quelque chose de si puissant dans ces lignes qui racontent des siècles ; le jugement y est si près du crime, et la punition si près du jugement ! ce sont des peuples qui meurent et des empires qui croulent ; c'est le livre de la justice éternelle placé sous les regards du genre humain.

Quelle plus terrible leçon, quelle plus admirée, et quelle moins écoutée ! Mais dans ces pages sublimes où le prêtre assiste à la dernière heure de toutes les nations antiques, les temps modernes n'ont pas de dénoûment. Notre histoire s'y prolonge d'action en action, de catastrophe en catastrophe, à travers douze siècles de malheurs, sans arriver à cette réaction prodigieuse qui devait marquer la fin d'une époque : effroyable déluge, dont les flots mutinés ont englouti la race entière des hauts et puissants seigneurs du moyen âge, et jeté leurs privilèges entre les mains d'un peuple-roi. Qu'est-ce en effet que la révolution française ? la dernière scène d'un grand drame commencé l'an 500 de notre ère ; la lutte de deux castes contre la nation, et de la nation contre deux castes. Ouvrez l'histoire, et, si vous voulez comprendre le présent, demandez-lui compte du passé. Quel oubli de Dieu et de l'humanité ! Les puissants règnent, c'est-à-dire ils écrasent les peuples, les puissants règnent, c'est-à-dire ils se partagent les terres, les honneurs, les places, les richesses, les dignités, ne laissant au peuple qui les nourrit que la misère, l'ignorance et le travail. Dans ces ténèbres, l'espérance ne luit jamais ; mais les haines

s'amassent, les réactions se préparent, puis les temps arrivent et la loi s'exécute. Alors les gouffres de l'enfer s'ouvrent ; on ne voit plus sur la terre que l'œuvre hideuse des bourreaux et des démons : l'homme n'apparaît que pour tuer ou pour mourir.

De grands politiques ont épuisé leur science à chercher autour de nous les causes de cette effroyable catastrophe. Ils ont accusé Richelieu et Louis XVI, blâmant tour à tour la vigueur de l'un et la faiblesse de l'autre. Rares génies qui vont imaginant qu'un peu plus, un peu moins de volonté aurait changé la loi du temps. Les armées de l'Europe entière y ont succombé comme tout le reste ; ils l'ont vu, et ils l'ont oublié, et ils en appellent toujours à la violence, comme s'il y avait sur la terre une violence capable d'arrêter la réaction de douze siècles de crimes et de malheurs !

Et toutefois l'histoire n'est pas complète : la dernière heure des temps gothiques sonne de toutes parts, et les rois agissent comme si le moyen âge durait encore. Voyez-les en Espagne, en Russie, en Autriche, en Hongrie, en Prusse, en Hollande, en Savoie, s'armant avec fureur contre la réaction qui les menace. Les insensés ! ils s'appuient encore sur le bourreau ; ils lui disent : « Fais-nous régner ! » comme si l'homme aux mains sanglantes commandait au destin. Mais le bourreau ne peut plus rien pour les rois ; lorsqu'on lui dit de frapper, il regarde autour de lui, cherche les criminels, et s'arrête étonné du travail qui se prépare : cent millions de têtes l'épouvantent !

Et qui donc sauvera les trônes, si le bourreau est impuissant ? Les rois eux-mêmes, s'ils veulent être justes. Il faut que la réaction vienne d'eux, et non des peuples ; il faut qu'elle tombe de leurs mains comme un bienfait, au lieu de tomber de la main des peuples comme une vengeance. Voilà la seule voie de salut qui leur soit ouverte, et aussi le seul moyen d'arrêter le fléau terrible de l'anarchie qui dévore les peuples et les rois.

Telle est la loi d'action et de réaction : elle s'accomplit en un jour et en douze siècles. Tous les peuples y croient, et tous les hommes l'appellent : c'est peut-être la loi de la nature sur laquelle repose le plus de foi et le plus d'espérance. Aussi quelles plaintes et quels gémissements à la plus légère apparence d'une exception ! Ne croirait-on pas que le monde se détraque ! C'est un grand coupable qui reste impuni, un des agents de Robespierre, l'assassin ou le complice d'un roi ; et le voilà qui boit, qui mange, qui parle, qui se promène en souriant à ses victimes. La terre est donc abandonnée ! le ciel est donc sans puissance ! Alors on blasphème, on se récrie, et la voix des peuples s'élève pour avertir la Providence qu'un scélérat va lui échapper, comme si l'éternité n'était pas devant elle !